VIIIme Année. — No 231. PARAIT TOUS LES SAMEDIS Genève, 13 Juin 1908.

# LE RÉVEIL

## SOCIALISTE-ANARCHISTE

*SUISSE ET ITALIE :*
ABONNEMENTS : Une année, Fr. 3.— ; Six mois, Fr. 1.50
Le numéro : 5 centimes

Adresser lettres et communications :
RUE DES SAVOISES, 6
GENÈVE (Suisse)

*UNION POSTALE UNIVERSELLE*
ABONNEMENTS : Une année, Fr. 5.— ; Six mois, Fr. 2.50
Le numéro : 10 centimes

## MASSACRES DE PROLÉTAIRES

Le gouvernement de M. Clemenceau suit une tactique qu'ont suivie, du reste, tous les gouvernements monarchiques qui l'ont précédé, ce qui prouve que la différence entre eux est fort peu sensible. Cette tactique consiste à provoquer des conflits entre grévistes et gendarmes, et, à leur ombre, organiser quelques massacres d'ouvriers, afin d'amener la classe bourgeoise au sentiment qu'une guerre entre nations devient nécessaire pour briser la puissance naissante du prolétariat.

La république a à son actif plus de massacres d'ouvriers que n'en eurent les gouvernements de Louis-Philippe et de l'Empire réunis. Très près de nous, nous avons les massacres de Narbonne et de Raon-l'Etape. Aujourd'hui, c'est celui de Vigneux, dans le département de Seine-et-Oise. Depuis plus d'un mois les travailleurs des sablières sont en grève pour une augmentation de salaire. Sans tarder, le gouvernement envoya de la gendarmerie, qui se montra de suite provocatrice, à l'instigation du préfet, stylé en haut lieu à cet effet. Vigneux se trouve dans cette région de Villeneuve-St-Georges, où quantité de rentiers parisiens sont venus se reposer de leurs rapines commerciales et industrielles. C'est dire dans quel mépris fonctionnaires et gendarmes devaient tenir la population travailleuse de ces localités. Le bourgeois, du reste, sous quelle latitude qu'il se trouve, a toujours le mépris, facilement transformé en haine, du mal vêtu, du mal nourri, de celui, en un mot, qui lui a édifié sa fortune.

Mais pendant un mois les provocations policières ne dépassèrent point les limites habituelles, largement suffisantes. Il faut croire que la gendarmerie, travaillée par le patronat, voulut briser la grève par un coup de force amenant des arrestations et précipitant la fin du conflit. Le matin même du massacre, des gendarmes, en s'opposant au renversement d'un tombereau de sable, avaient frappé à coups de sabre un gréviste peu préoccupé de leur présence.

A maintes reprises, les gendarmes, ayant le maire de Vigneux à leur tête, avaient envahi le local où se tenaient les réunions des grévistes, cherchant à provoquer des protestations qui eussent permis des arrestations. Dans l'après-midi du mardi 2 juin, les gendarmes tentèrent de pénétrer à nouveau dans l'établissement, pendant une assemblée de grévistes, sous prétexte de rechercher le gréviste qui avait été blessé par eux. Les ouvriers s'opposèrent énergiquement, mais sans voies de faits, à cette nouvelle violation de réunion à caractère absolument privé. Repoussés d'un côté par le patron de l'établissement, les gendarmes revenaient de l'autre, tentant même d'escalader les fenêtres du local. Fous de rage, ils résolurent d'en finir, certains d'être appuyés en haut lieu par le premier flic de France. Ayant ostensiblement chargé leurs armes devant l'établissement, ils revinrent à la charge. Repoussés à nouveau, ils commencèrent alors un feu nourri par les croisées dans l'établissement même, au hasard, tuant et blessant les grévistes réunis pour délibérer sur la situation. Ce n'est qu'après avoir épuisé leurs munitions qu'ils se retirèrent au pas de course, poursuivis à coups de cailloux par les grévistes sans armes.

On conçoit facilement l'état d'esprit des ouvriers après cette scène de carnage. Le lendemain, des bandes d'ouvriers exaspérés parcouraient la contrée, envahissaient les maisons des riches et jetaient tout par les fenêtres, dans une soif de vengeance qui ne s'explique que trop par la connivence des riches avec la gendarmerie excitée par eux. Quelques automobiles furent attaquées, mais les journaux qui publient ces faits doivent grossir ces incidents pour atténuer le crime du gouvernement et lui permettre de trouver des excuses. Quant à nous, nous regretterons que la colère des grévistes ait été aussi vite apaisée. Le sang d'un prolétaire tué doit se laver avec celui des bourgeois. Il y a assez longtemps que les travailleurs sont volés, méprisés, et par-dessus le marché, massacrés, pour qu'enfin ils se rebiffent et prennent aussi leur revanche dans la peau de leurs maîtres.

Pendant ce temps, cette vieille fripouille de Clemenceau jubile. Il a eu une bonne journée, et ces incidents vont plus faire pour préparer la bourgeoisie aux possibilités d'une guerre que tous les discours de tribune. Quant au peuple, ne convient-il pas de le faire marcher avant que l'esprit révolutionnaire ait pris le pas sur l'esprit militaire déjà bien bas parmi les travailleurs?

Des meetings de protestation ont eu lieu, d'autres vont suivre, mais il y a plus et mieux à faire que de vaines protestations de tribune, si véhémentes soient-elles; il y a à refuser le travail d'une façon générale et systématique pour montrer la solidarité ouvrière et pour faire bloc contre les entreprises du gouvernement que ses mensonges chercheront à couvrir. En agissant ainsi rapidement, car la rapidité est une chance de succès, les travailleurs de France protesteront contre les massacres ouvriers et contre la guerre que préparent les sinistres bandits du gouvernement.

G. H.

## LA GRÈVE DE PARME

La grève agricole de Parme a déjà fourni et fournira encore à tous les légalitaires, réformistes et autres exploiteurs du mouvement ouvrier, le prétexte de proclamer la faillite du syndicalisme révolutionnaire et de l'action directe.

Disons-le de suite, la faute en est en partie à quelques-uns de nos camarades, qui dans la hâte de pouvoir vanter des résultats ou peut-être même par besoin de s'illusionner quelque peu, vont proclamant que tous les membres d'un syndicat ouvrier sont acquis à nos idées et à nos méthodes de lutte, dès que celui-ci se refuse à faire de la politique électorale, rejette l'arbitrage permanent et appelle l'un ou l'autre de nos camarades pour donner une conférence. Bien entendu, il n'en est rien. Le plus souvent, nous ne sommes qu'en présence d'ouvriers devenus à la vérité quelque peu sceptiques sur le parlementarisme et les moyens légaux, ce qui les conduit tout d'abord à une certaine indifférence, mais nullement à la pratique consciente et systématique de l'action directe révolutionnaire.

Dans la grève de Parme, nos bons politiciens sont les premiers à reconnaître que les patrons ont pratiqué sur une vaste échelle l'action directe, mais ils prétendent que si les grévistes y avaient aussi eu recours, elle leur eût été nuisible. Conclusion: ne combattons pas à armes égales pour vaincre; reconnaissons pratiquement sinon théoriquement le droit au sabottage, à l'action directe, pour nos patrons, mais gardons-nous bien, même en pleine lutte, de chercher à nous mettre sur un pied d'égalité vis-à-vis d'eux!

Parmi les faits inouïs d'action directe patronale, qu'il nous suffise de traduire mot à mot de la presse bourgeoise italienne la dépêche suivante:

« Vers sept heures du soir, le propriétaire Michel Schiavoni se rendait sur une « charrette à sa propriété. Tout à coup « on entendit un coup de fusil. L'arme qu'il « avait à côté de lui venait de faire explo- « sion, et la balle frappait malheureuse- « ment le chef du syndicat Ferroni, qui « traversait la route à ce moment-là. »

C'est le droit pur et simple à l'assassinat qui est ainsi reconnu aux propriétaires, mais les travailleurs auraient grand tort de songer à s'armer à leur tour. Ce sont des bourgeois « ignorants » qui ont proclamé le devoir de s'insurger aussitôt que la loi est violée par le gouvernement; nos socialistes « scientifiques » conseillent par contre le calme et la résistance passive, très passive même.

La grève de Parme va fatalement aboutir à une défaite. L'acceptation de l'arbitrage par les grévistes ne peut signifier autre chose. MM. les élus sont chargés de trouver les bases d'une entente et ce sera pour les ouvriers l'abandon de toutes leurs revendications. Les expériences déjà faites ne peuvent laisser aucun doute à cet égard.

Bien entendu, nous n'adressons aucun reproche aux travailleurs de Parme, dont la résistance, malgré tout, a été héroïque. Mais une fois de plus, il ne suffit pas de se croiser les bras; la lutte exige l'emploi de moyens d'attaque et de défense en rapport avec ceux de l'ennemi. Et c'est à ces moyens que les révolutionnaires sincères doivent songer avant tout.

Le prolétariat est vaincu une fois de plus, n'étant pas apte à se servir de l'action directe. L'adhésion théorique à une idée ne signifie pas toujours qu'on est déjà à même de la réaliser; la vérité reconnue, que de difficultés encore, avant de pouvoir s'y conformer dans la pratique!

Laissons les odieux bafouilleurs du socialisme électoral railler l'idée d'expropriation et se réjouir de l'impuissance des masses prolétariennes. Nous croyons, malgré tout, que cette impuissance ne sera pas éternelle. Les travailleurs vaincront, sans doute, lorsqu'ils auront dans leur droit la même foi que les exploiteurs ont dans leur privilège. Que nos camarades n'aient pas su agir cette fois, ne signifie nullement que l'action est vaine ou impossible. D'autres événements, sous peu, pourraient changer la face des choses.

La mentalité des politiciens du socialisme en face des grèves devient identique à celle des pires réactionnaires. C'est ainsi qu'à propos de la grève de Parme, nous lisons dans le *Peuple Suisse*: « La force « des choses, la réalité brutale a fait dis- « paraître la chimère. La loi d'airain de « la vie a fait justice des constructions « aprioriques. »

Il y a longtemps que les bourgeois nous parlent de nos chimères et de leur loi d'airain de la vie. Mais notre chimère de vouloir manger à notre faim et travailler pour la consommation de tous et nullement pour la spéculation de quelques-uns, pourra se réaliser dès que les travailleurs le voudront. Quant aux lois d'airain, nous les voyons chaque jour fléchir au profit des classes nanties; le prolétariat n'aura qu'à imiter ces dernières dans les moyens d'action pour arriver au même résultat.

L. B.

## L'ŒUVRE D'ABRUTISSEMENT

Nos gouvernants et nos bourgeois travaillent avec acharnement au réveil de l'esprit militaire dans le pays romand. Ils espèrent qu'en faisant parader cavaliers et fantassins dans les rues des cités, ils soulèveront toute une poussière de gloire enflammant les jeunes imaginations et faisant rêver de sabres et de galons. La fête des sous-officiers n'avait pas d'autre but.

Les bons journaux ont battu le rappel du patriotisme et, comme il y avait spectacle, la foule des badauds a fait haie pour regarder passer la mascarade des cuistres en uniforme. Ce fut une occasion aussi pour rééditer des discours rancis sur le patriotisme, l'armée, la liberté helvétique et autres foutaises de même nature.

Jamais pareil débordement d'insanités ne coula des tribunes, où se juchèrent les pires exploiteurs du peuple sous les espèces militaires et civiles. Pas une idée saine, pas une note faisant comprendre que ces gens-là ont quelque vague notion de l'état fébrile des nations en Europe et des grandes tueries que nous préparent les chancelleries des États et les diplomates. Rien, le néant le plus complet. Tout ce ramassis d'idiots n'a su que combattre l'antimilitarisme, sans soupçonner une seconde que dans la négation de l'esprit militaire réside la seule force de résistance des peuples appelés tôt ou tard par leurs gouvernants à s'écraser dans un choc formidable des armées.

C'est bel et bien le militarisme même qu'acclament ces orateurs, quoique les plus jésuites d'entre eux aient parlé d'une armée de défense nationale. C'est bel et bien un mensonge de plus pour calmer les appréhensions des bonnes gens et justifier les dépenses folles qu'entraîne la folie des armements. En chauffant les esprits, ils espèrent échapper aux questions embarrassantes que pose la lutte des classes par les grèves ouvrières, et que le chômage et les crises industrielles dont les ouvriers font tous les frais ne font que souligner.

Toute force enlevée à la classe ouvrière vient augmenter celle de la classe bourgeoise et le militarisme est un moyen imposé par la violence légale pour opérer cette départition des forces en présence.

Militaires, prêtres et politiciens se sont trouvés d'accord pour cette œuvre d'entraînement. L'un d'entre eux est venu parler de l'« ennemi intérieur », mais il l'a fait en termes mesurés pour ne pas donner à cet ennemi une importance trop grande dans une fête qui devait avoir, aux yeux de ses initiateurs, un caractère populaire.

« Notre armée, s'est-il écrié, n'est pas une armée d'oppression; elle a pour but de défendre les droits individuels, quelquefois menacés dans des conflits d'intérêts. »

Nous savons comment les seuls intérêts capitalistes sont défendus par la levée des troupes; nous savons que l'armée est destinée à briser les grèves et à ajouter à l'arbitraire de la légalité celui de la violence militaire. La liste est déjà longue de ces conflits d'intérêts où le pauvre doit nécessairement être vaincu. Göschenen, le Simplon, le Ricken, Genève, la Chaux-de-Fonds, Vevey, sont autant de victoires remportées par l'armée et le capitalisme sur les ouvriers en conflit d'intérêts avec leurs exploiteurs.

Voilà comment se résolvent les conflits dont parlait ce politicien à la tribune de la fête. Lorsque la grève devient par trop préjudiciable à leurs intérêts, gouvernants et bourgeois, unis dans un même sentiment de rage, font appel à l'armée et celle-ci, composée en grande partie de travailleurs, de régler le conflit en jetant ses armes dans la balance.

Pour nous, il n'y a pas de défense nationale, il n'y a pas d'ennemi extérieur, mais un ennemi intérieur, le capitaliste et le gouvernants, et « au jour des alarmes », c'est contre cet ennemi que nous dirigerons nos coups. Peu à peu, les travailleurs comprendront de quelle trame est tissé leur esclavage et ils ne marcheront plus.

La fête des sous-offs, avec l'apparat qui lui fut donné, prouve déjà les craintes qui assaillent les gouvernants à la pensée de la défection populaire. Votez des subsides de fête, gouvernants malhabiles, les travailleurs qui chôment et qui souffrent comprendront mieux encore la justesse de la propagande antimilitariste!

Que le pasteur Albert Thomas, le trembleur qui saoulait les soldats préposés à la garde des forces motrices de Chèvres pendant la grève générale de 1902, continue ses homélies, il n'aura bientôt plus que les imbéciles de sa trempe pour prêter l'oreille à ses pauvres déclamations vides de toute idée.

Gouvernants, rentrez vos drapeaux, vos canons et vos emblèmes; aujourd'hui, c'est la fête; demain, devant le danger et la mort, ceux que vous trompez pourraient bien refuser d'être plus longtemps la bête toujours prête au sacrifice.

A. Z.

## IDÉOLOGIE OU SYNDICALISME

En engageant une discussion sur le syndicalisme, j'espérais amener notre camarade G. H. à envisager le mouvement ouvrier organisé avec moins de pessimisme. Ai-je besoin de dire que sa réponse ne m'a point satisfait. Généralisant par trop rapidement certains défauts de constitution, auxquels chaque militant sincère cherche d'ailleurs à porter remède, G. H. finit presque par assimiler le syndicalisme révolutionnaire au corporatisme, au subventionnisme, au fonctionnarisme. Encore une fois, c'est trop systématiquement voir ce qu'un mouvement peut présenter de côtés faibles et trop oublier tout ce qu'il contient de nouveau et de puissant.

Sans doute, le syndicalisme révolutionnaire et fédéraliste n'a pas la pureté intangible de l'anarchisme classique — cette conception idéalogique que notre cerveau, par la loi du moindre effort, risquait d'accepter définitivement — mais c'est un mouvement qui s'affirme et grâce auquel toutes nos idées, toutes nos activités ont été retrempées au sein même du peuple travailleur — ce qui est encore la seule façon de se maintenir jeune, vigoureux et à peu près propre. Sans doute, nos préoccupations de société harmonique, où l'affinité tient lieu de seule norme organique, ont fait place dans nos groupements à des problèmes beaucoup plus terre à terre, à la grève générale, à l'antimilitarisme, à l'organisation des travailleurs pour la résistance et la révolte. Mais est-ce un mal que de se renouveler au contact de la vie, de la réalité? « Tâchons de nous conserver l'esprit libre aussi longtemps que nous pourrons, m'écrit à ce sujet Amédée Dunois, et pour

cela redoutons les idées toutes faites, redoutons les mots; rien ne vieillit plus vite qu'une idée; les idées éternelles, c'est une blague. Lorsque tout change dans le monde, les idées seules ne bougeraient pas! Allons donc. Ce qu'il y a de moins anarchiste, autrement dit de plus autoritaire, c'est l'intellectuallisme, cette philosophie qui fait tourner la vie autour de nos pauvres petites chandelles d'idées, qui subordonne la réalité à notre pensée, et la société à nos penseurs professionnels. Et cependant, nous sommes, nous autres anarchistes, infestés de cette peste. »

D'ailleurs, les syndicalistes prétendraient-ils, à leur tour, avoir trouvé la seule formule de l'avenir qu'ils auraient tort aussi. Dans vingt ou trente ans, le syndicalisme actuel sera une phase dépassée — c'est une condition de vie pour lui; il aura évolué, il aura tracé la voie probablement à une union des prolétaires, sans subvention et sans fonctionnaire, avec des opérations bien autres que celles du corporatisme, avec de nouvelles méthodes de lutte. C'est l'éternel devenir.

Quoi qu'il en soit, qu'on se réclame des théories individualistes, collectivistes ou communistes, il reste ceci: qu'une société ne peut s'établir que sur les travailleurs. Tous les progrès, ainsi que l'a continuellement déclaré G. H. lui-même, sont nuls. qui n'ont pas en vue la transformation des conditions de la production. C'est là tout le socialisme. Si donc l'anarchisme veut avoir une portée sociale, c'est bien parmi les éléments indispensables à la société, c'est parmi les producteurs qu'il faut porter notre activité. Même si le milieu de ces producteurs, si leur syndicat paraît momentanément quelque peu embourbé dans les mœurs de la bourgeoisie, les membres du syndicat restent néanmoins des êtres utiles et nécessaires à la société. Or, c'est à ces êtres-là — utiles et nécessaires — qu'il faut nous adresser avant tout. La civilisation de demain, quoi qu'il puisse arriver, a besoin d'eux parce qu'elle aura toujours besoin de producteurs. Il s'agit dès lors de les avoir avec nous, coûte que coûte. Il faut aller les rejoindre là où on les trouve, là où ils se concertent, dans leurs groupements naturels, dans leurs associations de classe: aux syndicats. C'est évident. Que les syndicats existants ne rallient qu'une minorité de prolétaires, c'est incontestable, mais ils se donnent précisément pour tâche de les atteindre, de les réunir tous; et les formes d'organisation les plus larges, les plus libres, les plus fédéralistes, peuvent être conçues et doivent, grâce aux anarchistes, se développer.

On nous dira qu'à se mêler ainsi au peuple ,qu'à épouser ses aspirations, ses intérêts, ses allures, et quelquefois ses erreurs, on perd de sa pureté idéale. C'est vrai. Mais il serait trop commode de ne prendre que ce que les ouvriers ont de généreux et d'audacieux. Il faut tout prendre, ou rester dans la tour d'ivoire. Puis, ce ne sera que par notre présence dans les groupements de producteurs que nous, les anarchistes, réussirons à leur insuffler cette notion claire de la lutte de classe et ce besoin urgent de faire la grève générale expropriatrice, de plus en plus inévitable, d'ailleurs.

Qu'à la longue on trouve l'esprit de révolte trop lent à s'affirmer et que la confiance dans le prolétariat vous échappe par moments, ça peut se comprendre de la part d'un homme qui a beaucoup donné de sa personne et qui a laissé un peu de sa vie à chaque étape de la lutte; mais la méfiance devient insupportable quand elle s'exprime chez des jeunes qui n'ont rien fait. En outre, pour juger le syndicalisme, n'interrogeons pas seulement, ainsi que le fait l'ami G. H. avec trop de persistance, les actes isolés de lâcheté ou d'intolérance dont des travailleurs organisés ont parfois donné le triste exemple et qui sont surtout les fruits de l'éducation bourgeoise, mais voyons ses bons côtés, tout l'avenir socialiste dont il est susceptible. Notre cher Kropotkine, au reste, ne nous a-t-il pas laissé à ce propos une leçon précieuse, très didactique, en insistant sans cesse dans sa propagande sur tout ce qui est capable de vous réconforter, de vous faire aimer l'existence, de vous pousser à l'action? Pour mon compte, j'ai gardé de cette foi dans le peuple une impression ineffaçable où je puise le meilleur de mon enthousiasme. Sous prétexte de ne pas tomber dans un optimisme béat, il ne faut pas s'adonner non plus au noir pessimisme qui finit toujours par être très déprimant.

Nous reconnaissons bien volontiers, donc, que se mêler à la vie sociale, qu'entrer dans le mouvement de la masse, c'est admettre d'avance quelques frottements gênants. La vie n'est jamais un tout d'une limpidité cristalline; dans chaque mouvement, au début surtout, s'introduit toujours un peu d'hésitation, de confusion même. Il faut carrément l'accepter en partage. Seule l'immobilité nous épargnerait toute compromission; mais alors c'est la stérilité. Se garder de tout lien limitant notre action propre? C'est bientôt dit. Hélas! les patrons, les propriétaires et les autorités nous forgent des liens qui longtemps encore seront plus solides que ceux des corporations les plus conservatrices. Il serait cruel d'insister. Puis, tant qu'il y a des exploités, pouvons-nous être vraiment libres?

Et ici, qu'on ne nous fasse pas dire des insanités. Nous ne sommes point les apologistes de la confusion et des compromissions. Les politiciens en ont le monopole. Non, et le syndicalisme révolutionnaire, si l'on veut y regarder de près, présente suffisamment de beaux aspects pour que nous ne craignions pas de nous diminuer en y collaborant. Bien au contraire. Quand on voit, en effet, les énergies qu'il a suscitées, les luttes qu'il a réussi à soulever, on ne peut s'empêcher de trouver, avec G. Sorel, que c'est bien sur son terrain à lui, sur le terrain économique que semblent s'être réfugiées les plus sublimes manifestations de l'entr'aide humaine et de l'héroïsme populaire. Ces expressions ne sont pas trop fortes. Car c'est bien dans les conflits du travail contre le capital que les ouvriers ont montré véritablement tout ce qu'ils avaient dans le ventre.

Combien de fois n'avons-nous pas assisté, à l'occasion d'une grève de maçons ou de menuisiers, à l'installation spontanée de cuisines communistes pour lesquelles travailleurs des villes et de la campagne apportaient aussitôt de quoi nourrir tous les chômeurs pendant plusieurs semaines, les non-syndiqués comme les organisés; on ne peut raisonnablement désespérer d'un syndicalisme au sein duquel de telles mœurs peuvent particulièrement bien s'épanouir. C'était d'autres fois les camarades des localités voisines prenant à leur charge les enfants des grévistes. Ou bien c'est la cessation du travail de tous les salariés d'un chantier, d'une usine, d'une ville, d'une région, pour quelques ouvriers molestés, ou pour imposer un syndicat au directeur. Puis, c'est tel autre syndicat, réputé corporatiste forcené comme celui des typographes, qui décide de soutenir moralement et matériellement les réfractaires. Ce sont les grèves à outrance, menées avec une volonté farouche, par un temps de famine, au milieu de la réaction sanglante, comme à Hennebont, à Raon-l'Etape. Citons encore les grèves actives des maçons de Paris, des chemineaux italiens. Et enfin n'oublions pas ces guerres de classes, pour le pain et la liberté, avec des allures épiques vraiment, plus grandioses cent fois que les anciennes guerres pour la religion ou les guerres plus modernes pour la patrie; il y a là des épisodes tragiques initiés, il faut bien le dire, par une bourse du travail, par exemple, et imprégnés de la pratique syndicaliste, comme dans la province de Parme, en ce moment-ci.

Grèves de dignité, grèves de protestation, grèves de solidarité, toujours plus nombreuses, plus étendues, plus générales, avec maintes manifestations de violence révolutionnaire, qui prouvent qu'on prend confiance dans sa cause, — tel me paraît, rapidement dressé dans ses traits principaux, le bilan de l'activité syndicale.

G. H. me répondra que toutes ces preuves de l'agitation populaire ne sont pas d'hier et que les communes du moyen âge en ont donné de plus décisives. Il est cependant certain que c'est dans les syndicats et autour des syndicats que l'action ouvrière, à l'heure présente, s'est condensée. A la moindre alerte, la foule des indifférents, de ceux qu'on nous montre déjà un peu comme des victimes de l'aristocratie fédérée, ne se réunissent-ils pas aussitôt avec les syndiqués qui forment, sans aucun doute, le noyau vital de tout le mouvement ouvrier? Cela est très significatif.

Evidemment qu'il ne me vient pas à l'idée de défendre les procédés despotiques, trompeurs et répugnants, chers à certains Briat, Keufer, Legien, Bömelburg, Greulich ou Grospierre, voulant empêcher entre autres, aux non syndiqués de gagner leur vie, en vertu d'un intérêt collectif, étroit, égoïste, réactionnaire, incompatible avec la dignité personnelle et la liberté individuelle. Ce serait faire injure aux syndicalistes révolutionnaires et fédéralistes que de les confondre avec toute la série des syndicalistes réformistes, trade-unionnistes ou corporatistes. Nous ne recommandons l'organisation qu'autant qu'elle se résoud à l'action. La différence est bien tranchée.

Pour nous le but du syndicalisme n'est pas de faire le beurre de quelques ouvriers qualifiés ou de ceux qui sont en règle avec la caisse centrale, un beurre bien maigre, d'ailleurs, mais c'est d'organiser l'essentiel de notre vie — le travail — à notre guise, entre égaux. C'est l'atelier, c'est le chantier qui demeurent le champ de notre activité rénovatrice. Il ne s'agit pas pour nous de réformer l'Etat ou l'Eglise, mais l'atelier; tout l'effort se porte à refouler pied à pied, hors du chantier, la puissance du patron. Substituer au travail esclave le travail libre, c'est ainsi que les syndicalistes posent le problème social. Pour arriver à ce but, nous préconisons uniquement l'action directe: le sabotage, le boycottage, la grève, la grève générale, l'antimilitarisme, tous les actes que peuvent faire les ouvriers dans le sens de leur libération, en se suffisant toujours à eux-mêmes, en tâchant de ne point faire appel à des non-travailleurs, en n'allant pas se fourvoyer parmi les improductifs, en restant entre eux, en se stimulant, en s'entr'aidant, en se dévouant.

Je ne pense pas qu'ainsi comprise la participation, sans réticence, des anarchistes au mouvement syndicaliste, soit pour eux une cause d'amoindrissement. Et il n'y a pas dans cette voie d'équivoque à redouter, ni de malentendu à craindre.

J. W.

## ÉCOLES SYNDICALES

*(Suite et fin)*

Qu'on essaie. C'est une idée. Mais au moins n'attendons pas que la manne nous tombe du ciel. A Lausanne, encore une fois, sans grandes capacités pédagogiques, nous avons réussi, avec les ouvriers, à maintenir, à développer une école libre. Il faut de la ténacité, c'est certain. Les Unions ouvrières des autres villes ne sont pourtant pas moins que celle de Lausanne. Qu'elles se mettent à l'œuvre. De ce côté-ci, les résultats ne failliront pas.

* * *

Mais on pourrait faire plus, et avec les maigres moyens que nous possédons déjà, sans autre. La portée d'une école du dimanche est bien peu de chose en face de l'influence d'une école qui, six heures chaque jour et six jours par semaine, remplit la tête des enfants de toutes les « vérités » dont il faudra se dépêcher ensuite de les décrasser. Oui, c'est bien peu. C'est tout au plus bon pour faire entrevoir aux petits combien, avec des méthodes rationnelles et de liberté, ils pourraient être heureux. Un tel embryon de classe a de la valeur aussi en ce sens qu'il prépare le terrain à l'Ecole libre de tous les jours. Car c'est là qu'il faut aboutir. Mais alors comment résoudre les difficultés financières? Amiguet a proposé dans *La Voix du Peuple* ceci:

1° Par une contribution des parents dont le mode serait à examiner;

2° Par une contribution des institutions ouvrières (Imprimerie communiste, Salon de coiffure, magasins communistes fondés ou à fonder);

3° Par une contribution des syndicats.

Demander aux familles ouvrières de nouvelles charges pécuniaires nous semble bien dur, alors qu'elles ne font déjà que payer partout et toujours. Les sacrifices de ce côté doivent être réduits au minimum. Nous n'insisterons pas.

Plus décisive serait la solution qui consisterait à prendre les fonds nécessaires aux écoles syndicales dans les coopératives ouvrières. Les travailleurs, en effet, possèdent tous une certaine puissance de consommation — un peu dérisoire, parfois — qui les amène, en fait, à installer nombre de ces institutions. Empressons-nous d'ajouter que nous craignons énormément pour l'action révolutionnaire, le développement de cette « rouille du socialisme » comme l'appelle Vandervelde, et qui trop souvent a éloigné de l'agitation d'excellents militants embourbés désormais dans les sacs de sucre et de farine. Mais enfin les coopératives existent. Il y en a même — les seules véritablement intéressantes — qui, semble-t-il, peuvent conserver une allure de lutte; ce sont les coopératives, comme celle de Montataire, où pour être consommateur il faut être producteur, où l'on n'accepte que les syndiqués et où tous les bénéfices vont à la caisse de grève. Ces associations sont alors bien des créations de la classe ouvrière, elles ne se laissent point contaminer par le contact avec les improductifs et par les mœurs commerciales ou hiérarchiques des coopératives où la confusion des classes est soigneusement entretenue et qui ne sont guère que des œuvres capitalistes, à détruire au plus vite, d'ailleurs. Une telle coopérative de consommation, de salariés uniquement, vient d'être fondée par l'Union ouvrière de Vevey, et dans le but précisément de réserver les bénéfices à la création d'une école syndicale. On comprend maintenant notre pensée.

D'autres institutions, exclusivement ouvrières, comme l'Imprimerie communiste de la Fédération des Unions ouvrières romandes, comme le Salon de coiffure de Genève, comme l'atelier des cigarettières d'Yverdon, comme quelques coopératives de production (plâtriers-peintres, ferblantiers-appareilleurs, menuisiers, etc.), organismes qui existent déjà, pourraient également réserver une partie de leur avoir à cette propagande spéciale par l'éducation des enfants. Observons encore que nous ne demandons éventuellement un appui qu'à des groupements *ouvriers*, afin de préciser toujours davantage, dans toute l'activité prolétarienne, cette opposition de classes — classe des producteurs, classe des bourgeois — sans laquelle on n'aboutit qu'à une néfaste conciliation et au désordre capitaliste.

Dans la même série d'organismes, on pourrait placer certains essais de colonies agricoles faits par des camarades paysans et dont la production en légumes, fruits, céréales, lait, œufs, etc., pourrait servir à l'entretien matériel d'un instituteur et peut-être de quelques enfants pauvres en santé. Ce serait certainement là le meilleur but que des groupements communistes bien compris parviendraient à donner à leur activité.

Quant à la contribution des syndicats eux-mêmes pour l'entretien de l'école, c'est à considérer. Il serait évidemment prudent d'intéresser matériellement les organisations au nouveau service créé, afin qu'elles entreprennent à son égard un contrôle effectif et qu'elles s'en préoccupent jusque dans les moindre détails. Cette contribution sera pourtant petite, le strict nécessaire, car les fonds que les syndicats peuvent posséder ne seront jamais de trop pour toute la propagande révolutionnaire à poursuivre intensément: manifestations, campagne antimilitariste, préparation à la grève générale.

Rappelons qu'un supplément de ressources très sérieux pourrait être trouvé aussi dans les soirées que donneraient les sociétés ouvrières de musique, de chant, d'art dramatique. Ces réunions familières réussissent souvent au-delà de toutes les espérances et elles peuvent avoir un excellent effet moral car les camarades s'y sentent les coudes.

C'est toutefois, on le voit, sur la caisse des coopératives syndicales qu'il faudra compter avec le plus de certitude. Celles-ci, d'ailleurs, de cette façon, présenteront un minimum de danger, puisque le côté commercial sera absorbé par le but éducatif des entreprises — à condition, encore une fois, que le tout soit en plein dans le mouvement ouvrier, en relations permanentes avec les travailleurs organisés, et dans une atmosphère de lutte, de révolte. Sous peine d'une déviation stupide, il faut, — il le faut coûte que coûte — que tout ce qu'entreprend le syndicalisme, même s'il s'égare dans les coopératives et s'attache à émanciper les petits, soit continuellement une œuvre de propagande révolutionnaire...

On aura remarqué, au début de cette étude, diverses considérations d'un ordre très général et où j'insistais surtout sur la réalité de la lutte de classes et sur la nécessité d'organiser le plus gros de nos forces sur le terrain économique, en vue de la grève générale expropriatrice, de plus en plus inévitable d'ailleurs. Ce préambule n'était point déplacé, et j'y reviens en terminant. Si des camarades de bonne volonté, en effet, devaient perdre leur ardeur combative à la création d'écoles syndicales, et même s'il s'agissait de préparer ainsi des ouvriers capables et fidèles à leur classe, eh bien, il faudrait laisser la question de côté. Nous nous reprocherions d'en avoir parlé. Mais un tel destin, pensons-nous, n'est pas obligatoire. On peut s'arranger, au contraire, avec du tact, pour que cette nouvelle initiative, d'un réformisme réel et qui rentre un peu dans l'organisation même de la révolte, ne diminue point la lutte de tous les jours, l'action directe qui prime toutes les besognes ouvrières. Quoi qu'il en soit, il est certain que c'est la révolution économique qui seule émancipera réellement l'enfant et qui permettra l'éclosion des véritables écoles libres.

Tout par l'action. Jean WINTSCH.

### Bulletin de l'Internationale anarchiste

Le camarade Wintsch, avenue Dapples, 30, Lausanne, tient à la disposition des camarades un certain nombre de collections complètes du Bulletin de l'Internationale anarchiste; celles-ci comprennent cinq numéros publiés avant le congrès d'Amsterdam et quatre numéros publiés depuis à Londres. Prix: 1 franc, au bénéfice du bulletin. En outre, ceux qui désirent recevoir dorénavant tous les mois cette excellente feuille de renseignements sur le mouvement anarchiste du monde entier n'ont qu'à écrire à la même adresse. Abonnement d'un an, 1 fr. 50.

### Manifeste aux Travailleurs des Villes et de la Campagne

Déclaration de principe de la Fédération communiste-anarchiste de la Suisse romande. Brochure de 20 pages, 5 cent. En vente au *Réveil*.

### L'Ecole rénovée

C'est une très bonne revue d'élaboration d'un plan d'éducation libertaire, fondée par notre camarade Ferrer de l'*Escuela moderna*. On y fait connaître et on y discute toutes les idées et toutes les tentatives qui se rapportent à la renovation de l'école. Elle a pour but de grouper les efforts et les initiatives qui se produisent partout mais qui restent isolés, afin d'arriver à formuler une conception d'ensemble et les moyens de la réaliser complètement. Abonnement annuel: 6 francs. Prix du numéro: 50 centimes. Adresse: 76, rue de l'Orme, Bruxelles.

### Compte-rendu du Congrès anarchiste d'Amsterdam

Ce petit volume de 116 pages est le document le plus complet sur les travaux du Congrès anarchiste tenu à Amsterdam en août 1907. On y trouve un résumé de rapports sur l'état du mouvement dans le monde entier; le compte-rendu analytique des séances y est d'une fidélité très grande. En vente au prix de 80 centimes au *Réveil*.

**Le prochain numéro paraîtra le Samedi 27 Juin.**

Imp. Commerciale, rue Necker, 9